

Romain COUDERC, Prof. agrégé de Philosophie au Lycée Marie Curie de Sceaux
Cours interactif donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusé en visioconférence le 11 décembre 2014 de 10h10 à 12h00
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philo.net/eee.14-15.prog.php>
Cours en ligne : http://www.coin-philo.net/eee.13-14.cours_philo_en_ligne.php

LE SUJET DE L'INCONSCIENT

« La psychanalyse n'est ni une *Weltanschauung* [vision du monde], ni une philosophie qui prétend donner la clef de l'univers. Elle est commandée par une visée particulière, qui est historiquement définie par l'élaboration de la notion de sujet. Elle pose cette notion de façon nouvelle, en reconduisant le sujet à sa place signifiante. » Jacques Lacan, *Séminaire XI*, p. 73

Initiée par Freud, la psychanalyse pose, à rebours d'une longue tradition philosophique, que l'essence du psychisme ne saurait être située dans la conscience : l'inconscient devient le nom d'un ensemble de représentations et de pulsions qui échappent au sujet, et qui s'expriment sous la forme de symptômes aussi divers que les rêves, les lapsus, les actes manqués, les troubles psychosomatiques... Par conséquent, la psychanalyse, dans sa théorie et dans sa pratique, dégonfle les prétentions narcissiques du sujet conscient à se constituer comme l'agent de ses actes, maître de ses paroles, transparent à lui-même : le « moi », le « je », l'« ego » sont le foyer d'illusions imaginaires et narcissiques. Le « je » du « je pense » (le *cogito* cartésien) n'est tout au plus qu'une fonction grammaticale, et non le foyer constitutif de la personnalité.

Dans ces conditions, l'expression *sujet de l'inconscient*, fréquemment employée par le psychanalyste Jacques Lacan, a de quoi surprendre – et ce à plus d'un titre. Une telle expression est équivoque. Comment l'entendre ? On peut tenter d'en déplier les sens suivants :

a) *le sujet/l'objet de la réflexion qu'est l'inconscient* : en effet, au sens du génitif objectif, l'expression peut signifier le sujet qui a pour objet l'inconscient. Il s'agit donc du thème, de la matière, de l'objet soumis à la réflexion : la langue française renverse en quelque sorte le sujet en objet (le sens de « sujet », en français, équivaut à l'allemand *Gegenstand*, et à l'anglais *matter*). Et c'est naturellement un des sens que Lacan entend lui conférer, même si ce n'est pas le plus essentiel.

b) *le sujet qui a pour objet l'inconscient* : un tel sens fait de l'inconscient un objet du sujet, une propriété dont le sujet peut se rendre maître. Il s'agit en somme d'un sens voisin de « l'inconscient du sujet », expression plus familière, au sens où l'on dirait que le sujet possède la propriété d'avoir *tel* inconscient, de façon singulière, en vertu de son histoire. L'inconscient, *possédé* par le sujet, serait une partie du tout que serait le sujet. Or, un tel sens ne saurait être retenu dans la perspective lacanienne : « l'inconscient n'est pas une espèce définissant dans la réalité psychique le cercle de ce qui n'a pas l'attribut (ou la vertu) de la conscience » (J. Lacan, *Écrits*, « Position de l'inconscient »)

c) *le sujet assujéti à l'inconscient* : c'est très précisément le sens fondamental qu'entend penser Lacan lorsqu'il parle de « sujet de l'inconscient ». Et comme l'indique la citation, « le sujet est reconduit à sa place signifiante » : le sujet de l'inconscient est produit par le langage, ou plus exactement par les *signifiants* du langage.

Le caractère équivoque de l'expression se loge en outre dans l'ambivalence féconde du concept même de sujet : en effet, l'idée de sujet désigne aussi bien un processus de sujétion (hétéronome) qu'un mouvement de subjectivation (autonome).

Mais pourquoi emprunter à la tradition philosophique un concept que la théorie psychanalytique de l'inconscient a pourtant fait voler en éclat ? À quelles conditions le concept de sujet, soigneusement évité par Freud, est-il légitime pour saisir l'identité de « l'homme » dans son rapport à l'inconscient – si tant est qu'une telle « identité » puisse être délimitée ?

Le cogito (« je pense ») et son interprétation

1. « J'avais dès longtemps remarqué que, pour les mœurs, il est besoin quelquefois de suivre des opinions qu'on sait être fort incertaines, tout de même que si elles étaient indubitables, ainsi qu'il a été dit ci-dessus; mais, pour ce qu'alors je désirais vaquer seulement à la recherche de la vérité, je pensai qu'il fallait que je fisse tout le contraire, et que je rejetasse, comme absolument faux, tout ce en quoi je pourrais imaginer le moindre doute, afin de voir s'il ne resterait point, après cela, quelque chose en ma créance, qui fût entièrement indubitable. Ainsi, à cause que nos sens nous trompent quelquefois, je voulus supposer qu'il n'y avait aucune chose qui fût telle qu'ils nous la font imaginer. Et pour ce qu'il y a des hommes qui se méprennent en raisonnant, même touchant les plus simples matières de géométrie, et y font des paralogismes, jugeant que j'étais sujet à faillir, autant qu'aucun autre, je rejetai comme fausses toutes les raisons que j'avais prises auparavant pour démonstrations. Et enfin, considérant que toutes les mêmes pensées, que nous avons étant éveillés, nous peuvent aussi venir quand nous dormons, sans qu'il y en ait aucune, pour lors, qui soit vraie, je me résolus de feindre que toutes les choses qui m'étaient jamais entrées en l'esprit, n'étaient non plus vraies que les illusions de mes songes. Mais, aussitôt après, je pris garde que, pendant que je voulais ainsi penser que tout était faux, il fallait nécessairement que moi, qui le pensais, fusse quelque chose. Et remarquant que cette vérité : je pense, donc je suis, était si ferme et si assurée que toutes les plus extravagantes suppositions des sceptiques n'étaient pas capables de l'ébranler, je jugeai que je pouvais la recevoir, sans scrupule, pour le premier principe de la philosophie que je cherchais. »

Descartes, *Discours de la Méthode* (1637), Quatrième partie

2. « De sorte qu'après y avoir bien pensé, et avoir soigneusement examiné toutes choses, enfin il faut conclure, et tenir pour constant que cette proposition : *Je suis, j'existe*, est nécessairement vraie, toutes les fois que je la prononce ou que je la conçois en mon esprit. »

Descartes, *Méditations métaphysiques* (1641), Seconde Méditation

3. « La raison pour laquelle je crois que l'âme pense toujours, est la même qui me fait croire que la lumière luit toujours, bien qu'il n'y ait point d'yeux qui la regardent ; que la chaleur est toujours chaude, bien qu'on ne s'y chauffe point ; que le corps, ou la substance étendue, a toujours de l'extension ; et généralement, que ce qui constitue la nature d'une chose et toujours en elle, pendant qu'elle existe ; en sorte qu'il me serait plus aisé de croire que l'âme cesserait d'exister, quand on dit qu'elle cesse de penser, que non pas de concevoir, qu'elle fût sans pensée. Et je ne vois ici aucune difficulté, sinon qu'on juge superflu de croire qu'elle pense, lorsqu'il ne nous en demeure aucun souvenir par après. Mais si on considère que nous avons toutes les nuits mille pensées, et même en veillant que nous en avons eu mille depuis une heure, dont il ne nous reste plus aucune trace en la mémoire, et dont nous ne voyons pas mieux l'utilité, que de celles que nous pouvons avoir eues avant que de naître, on aura bien moins de peine à se le persuader qu'à juger qu'une substance dont la nature est de penser, puisse exister, et toutefois ne penser point. »

Descartes, *Lettre à Gibieuf*, 19 janvier 1642

4. « Une pensée vient *quand elle veut*, non quand *je veux*, en telle sorte que c'est falsifier les faits que de dire que le sujet « je » est la détermination du verbe « pense ». Quelque chose pense, mais que ce soit ce vieil et illustre « je », ce n'est là, pour le dire en termes modérés, qu'une hypothèse, qu'une allégation ; surtout, ce n'est pas une « certitude immédiate. »

Nietzsche, *Par delà le Bien et le Mal* (1886), §17

5. « Il n'en reste pas moins que le *cogito* philosophique est au foyer de ce mirage qui rend l'homme moderne si sûr d'être soi dans ses incertitudes sur lui-même, voire à travers la méfiance qu'il a pu apprendre dès longtemps à pratiquer quant aux pièges de l'amour-propre.

[...]

Je pense où je ne suis pas, donc je suis où je ne pense pas. Mots qui à toute oreille suspendue rendent sensible dans quelle ambiguïté de furet fuit sous nos prises l'anneau du sens sur la ficelle verbale.

Ce qu'il faut dire, c'est : je ne suis pas, là où je suis le jouet de ma pensée ; je pense à ce que je suis, là où je ne pense pas penser. »

**Lacan, *Écrits*, « L'instance de la lettre dans l'inconscient »,
Seuil, 1995, p. 517**

6. « Pour quoi il n'est pas vain de redire qu'à l'épreuve d'écrire : *je pense* : « *donc je suis* », avec des guillemets autour de la seconde clause, se lit que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole où toute opération touche à l'essence du langage »

Lacan, *Écrits*, *La science et la vérité*, p. 864-865

7. « C'est ce que soutient un ensemble de propositions qui articulent ce qu'on peut appeler le *cartésianisme radical* de Lacan :

« Si Descartes est le premier philosophe moderne, c'est par le *cogito*. »

« Descartes invente le sujet moderne »

« Descartes invente le sujet de la science »

« Le sujet freudien, en tant que la psychanalyse freudienne est intrinsèquement moderne, ne saurait être rien d'autre que le sujet cartésien. »

[...]

L'argumentaire est le suivant : la physique mathématisée élimine toutes les qualités des existants [...] ; une théorie du sujet qui souhaite répondre à une telle physique devra, elle aussi, dépouiller le sujet de toute qualité. Ce sujet, constitué suivant la détermination caractéristique de la science, est le sujet de la science [...]. Ne lui conviennent pas les marques qualitatives de l'individualité empirique, qu'elle soit psychique ou somatique ; ne lui conviendront pas davantage les propriétés qualitatives d'une âme ; il n'est ni mortel ni immortel, ni juste ni injuste, ni pêcheur ni saint, ni damné ni sauvé ; ne lui conviendront même pas les propriétés formelles qu'on avait cru longtemps constitutives de la subjectivité comme telle : il n'a ni Soi, ni réflexivité, ni conscience.

Tel est justement l'existant que le *Cogito* fait émerger, si du moins l'on prend au sérieux l'ordre des raisons. A l'instant en effet où il est énoncé comme certain, il est disjoint, par hypothèse, de toute qualité, celles-ci étant alors, collectivement et distributivement, révoqués en doute. La pensée même par quoi on la définit est strictement quelconque : elle est le minimal commun à toute pensée possible, puisque toute pensée, quelle qu'elle soit (vraie ou fausse, empirique ou non, raisonnable ou absurde, affirmée ou niée, ou mise en doute) peut me donner l'occasion de conclure que je suis.

Corrélat sans qualités supposé à une pensée sans qualités, on voit en quoi cet existant – nommé sujet par Lacan, non par Descartes – répond au geste de la science moderne.

[...]

« Or la pensée sans qualités n'est pas seulement appropriée à la science moderne. Lacan démontre qu'elle est aussi nécessaire à fonder l'inconscient freudien. Le pivot du programme freudien réside dans ce constat, que paraît imposer le fait du rêve (*factum somnii*) : il y a de la pensée dans le rêve. D'où le raisonnement : s'il y a de la pensée dans le rêve (dans le mot d'esprit, dans les ratés de la vie quotidienne, etc.), alors la pensée n'est pas ce qu'en dit la tradition philosophique ; notamment, elle n'est pas un corolaire de la conscience de soi. Or, il y a de la pensée dans le rêve [...]. Si l'on admet que la proposition négative 'la conscience de soi n'est pas une propriété constitutive de la pensée' se sténographie du nom *inconscient*, on obtient le théorème :

'S'il y a de la pensée dans le rêve, il y a un inconscient'

On obtient du même coup le lemme :

'Le rêve est la voie royale de l'inconscient'

et la définition qui se déduit du théorème et du lemme :

'affirmer qu'il y a de l'inconscient équivaut à affirmer *ça pense*'.

Lacan ajoute seulement la proposition, tirée de Descartes et étendue à Freud :

'S'il y a du penser, il y a quelque sujet'.

Le raisonnement cependant n'est vrai qu'à deux conditions. Il faut premièrement qu'il puisse y avoir sujet, alors même qu'il n'y a ni conscience ni Soi – cela requiert une pensée non triviale du sujet ; il faut secondairement que la pensée qui fait l'étoffe du rêve et du raté soit disjointe de toute qualité. Ainsi les phénomènes seront-ils sauvés.

Le freudisme, selon Lacan, repose sur la triple affirmation qu'il y a de l'inconscient, que celui-ci n'est pas étranger au sujet d'un penser. S'il l'était, la psychanalyse serait illégitime en droit et sans doute impossible en toute pratique. En effet, un inconscient étranger au sujet qui pense, c'est du somatique, mais le somatique n'a affaire ni à la vérité ni à la parole ; or, la psychanalyse a affaire à la vérité et à la parole. L'inconscient, en tant que la psychanalyse y a affaire, n'est donc étranger ni au sujet ni à la pensée. En retour, ni le sujet ni la pensée n'exigent la conscience.

**Jean-Claude Milner, *L'œuvre claire. Lacan, la science, la philosophie*,
Ch. II, « Le doctrinal de science », Seuil, 1995, p. 39-41**

L'assujettissement du sujet au langage

8. « Qu'est-ce que ce système anonyme sans sujet, qu'est-ce qui pense ? « Le sujet » a explosé (voyez la littérature moderne). C'est la découverte du "il y a". Il y a un "on". »

Michel Foucault, *La Quinzaine littéraire*, Entretien, 15 mai 1966

9. « Je voudrais faire remarquer que, structuralisme ou pas, il n'est nulle part question dans le champ vaguement déterminé par cette étiquette, de la négation du sujet. Il s'agit de la dépendance du sujet, ce qui est extrêmement différent ; et tout particulièrement au niveau du retour à Freud, de la dépendance du sujet par rapport à quelque chose de vraiment élémentaire, et que nous avons tenté d'isoler sous le terme de "signifiant". »

**Jacques Lacan, intervenant dans la conférence de M. Foucault :
« Qu'est-ce qu'un auteur ? », *Dits et écrits*, t. 1, Gallimard, 2001, p. 820**

10. « Nous désignons par lettre ce support matériel que le discours concret emprunte au langage.

Cette simple définition suppose que le langage ne se confond pas avec les diverses fonctions somatiques et psychiques qui le desservent chez le sujet parlant.

Pour la raison première que le langage avec sa structure préexiste à l'entrée qu'y fait chaque sujet à un moment donné de son développement mental.

[...]

Le sujet aussi bien, s'il peut paraître serf du langage, l'est plus encore d'un discours dans le mouvement universel duquel sa place est déjà inscrite à sa naissance, ne serait-ce que sous la forme de son nom propre. »

**Lacan, *Écrits*, « L'instance de la lettre dans l'inconscient »,
Op. cit., p. 495**

L'inconscient, structuré comme un langage

11. « Si on le saisit dans sa naissance au champ de l'Autre, la caractéristique du *sujet de l'inconscient* est d'être, sous le signifiant qui développe ses réseaux ses chaînes et son histoire, à une place indéterminée. »

**Jacques Lacan, *Séminaire XI*,
« Le sujet et l'autre », *Seuil*, 1973, p. 189 (nous soulignons)**

12. « L'inconscient est ce chapitre de mon histoire qui est marqué par un blanc ou occupé par un mensonge : c'est le chapitre censuré. Mais la vérité peut être retrouvée ; le plus souvent déjà, elle est écrite ailleurs. A savoir :

- dans les monuments : et ceci est mon corps, c'est-à-dire le noyau hystérique de la névrose où le symptôme hystérique montre la structure d'un langage et se déchiffre comme une inscription qui, une fois recueillie, peut sans perte grave être détruite ;

- dans les documents d'archives aussi : et ce sont les souvenirs de mon enfance, impénétrables aussi bien qu'eux, quand je n'en connais pas la provenance ;

- dans l'évolution sémantique : et ceci répond au stock et aux acceptions de vocabulaire qui m'est particulier, comme au style de ma vie et à mon caractère ;

- dans les traditions aussi, voire dans les légendes qui sous une forme héroïsée véhiculent mon histoire ;

- dans les traces, enfin, qu'en conservent inévitablement les distorsions, nécessitées par le raccord du chapitre adultéré dans les chapitres qui l'encadrent, et dont mon exégèse rétablira le sens. »

**Jacques Lacan, *Écrits*,
« Fonction et champ de la parole et du langage », p. 259**

13. « Telles les figures hors nature du bateau sur le toit ou de l'homme à tête de virgule expressément évoquées par Freud, les images du rêve ne sont à retenir que pour leur valeur de signifiant, c'est-à-dire pour ce qu'elles permettent d'épeler du « proverbe » proposé par le rébus du rêve. Cette structure de langage qui rend possible l'opération de la lecture, est au principe de la *signifiance du rêve*, de la *Traumdeutung* [*L'interprétation des rêves*]. »

Lacan, *Écrits*, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », p. 510.

14. « [...] La psychanalyse peut enfin dire au moi : « Le psychique en toi ne coïncide pas avec ce dont tu es conscient ; ce sont deux choses différentes, que quelque chose se passe dans ton âme, et que tu en sois par ailleurs informé. Je veux bien concéder qu'à l'ordinaire, le service de renseignements qui dessert ta conscience suffit à tes besoins. Tu peux te bercer de l'illusion que tu apprends tout ce qui revêt une certaine importance. Mais dans bien des cas, par exemple dans celui d'un conflit pulsionnel de ce genre, il est en panne, et alors, ta volonté ne va pas plus loin que ton savoir. Mais dans tous les cas, ces renseignements de ta conscience sont incomplets et souvent peu sûrs; par ailleurs, il arrive assez souvent que tu ne sois informé des événements que quand ils se sont déjà accomplis et que tu ne peux plus rien y changer. Qui saurait évaluer, même si tu n'es pas malade, tout ce qui s'agite dans ton âme et dont tu n'apprends rien, ou dont tu es mal informé ? Tu te comportes comme un souverain absolu, qui se contente des renseignements que lui apportent les hauts fonctionnaires de sa cour, et qui ne descend pas dans la rue pour écouter la voix du peuple. Entre en toi-même, dans tes profondeurs, et apprends d'abord à te connaître, alors tu comprendras pourquoi tu dois devenir malade, et tu éviteras peut-être de le devenir. »

C'est ainsi que la psychanalyse a voulu instruire le moi. Mais ces deux élucidations, à savoir que la vie pulsionnelle de la sexualité en nous ne peut être domptée entièrement, et que les processus psychiques sont en eux-mêmes inconscients, ne sont accessibles au moi et ne sont soumis à celui-ci que par le biais d'une perception incomplète et peu sûre, reviennent à affirmer que le moi n'est pas maître dans sa propre maison. »

Sigmund Freud, *Une difficulté de psychanalyse* (1916)

15. « Le nom « sujet », dans ses acceptions philosophique et psychologique, ne saurait convenir pour signifier quelque instance psychique que ce soit. Il est trop rigide et univoque. Freud ne manque pas de rappeler des phrases comme, « Quand je pense ce que j'ai fait à cet homme », ou bien, « Quand je pense, que je fus un enfant, une fois ». Elles montrent le Je à la fois sujet, objet et constitué dans la dynamique d'une autoréférence, voire d'une coïncidence des contraires, que la sémantique du nom, « sujet », ne saurait exprimer. Le pronom personnel au contraire, avec l'énorme multiplicité de ses interprétants possibles, est à la mesure de la variabilité et de la richesse potentielle des processus décrits. Il apparaît peu à peu que Freud oppose la pluralité des personnes psychiques et des autres actants du psychisme, dont le Je peut représenter une partie de la diversité et des potentialités, aux univocités d'un sujet dont l'hypostase ressemble de plus en plus à un symptôme d'infatuation narcissique. »

**Michèle Bompard-Porte, *Le sujet. Instance grammaticale selon Freud*,
Ed. « L'esprit du temps », 2006, p. 7**